

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Band:** 79 (1934)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Journal d'un médecin de bataillon 1914-1918  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-341585>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 21.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Journal d'un médecin de bataillon 1914-1918<sup>1</sup>

La lecture de ce journal est aussi attrayante qu'instructive. Ce médecin du bat. fus. 20 nous promène d'une frontière à l'autre, de relève en relève, de cantonnement en cantonnement, avec son régiment neuchâtelois qui traversait les villes clairons sonnante « les Armourins ». Il observe tout, note avec une justesse discrète et charmante, les réflexes de cette troupe impressionnable, facile et patiente. Il croque la silhouette des chefs, les longues colonnes sous la pluie, la neige ou le soleil, les paysages qui sont, souvent, des états d'âme. Un peu d'humour et de cocasserie assaisonnent de rires les situations les moins enviables. Sa haute conscience professionnelle, sa sollicitude pour ses petits soldats malades, se révèlent au lecteur, à chaque instant, comme une chose toute naturelle. Aux prises avec des difficultés presque insurmontables, pendant l'épidémie de grippe espagnole, il nous montre ce que peuvent les dons du cœur et l'amour du prochain, quand ils sont au service de la science et de l'intelligence.

On entre tout droit dans l'action, après une grave et forte préface, le matin du 3 août 1914, à Neuchâtel. D'emblée, la nature est associée aux événements, par une fresque symbolique : « Quand je me suis levé ce matin, la chaîne bleue des Préalpes, au delà des eaux, m'a produit une impression inconnue. Elle, qu'à ce moment-là je ne découvre jamais sans un émoi d'amoureux ou de poète, je l'ai regardée instinctivement d'un œil pratique. Il ne s'agit plus du rêve qu'elle figure en lignes si adorables, mais d'un ordre précis, qu'elle donne... »

Le spectacle de la cité antique, qu'offre la mobilisation, le grouillement ordonné des hommes, des chevaux et des attelages sont décrits en traits concis et rapides : « A chaque train, un déversement confus de soldats, toutes les armes et tous les âges. Intense sentiment d'être en famille... résolution tranquille... pas une fausse note. » L'assermentation, le grand cri bref « je le jure ! », auquel la foule répond en écho prolongé ; le départ en musique joyeuse, les acclamations, les premiers traînards, et voici qu'on vit intensément de la vie d'un médecin de troupe. Les marches forcées des premiers jours ont l'effet prévu : 20 % de déchet. Les

<sup>1</sup> Maurice Chapuis : *Journal d'un médecin de bataillon, 1914-1918*. — Edition Attinger, Neuchâtel, 1934.

médecins, en queue des colonnes n'ont plus de voix. Les hommes s'abattent par grappes, « espèces de morts violets ». Dans les villages, ruée des populations avec seaux, seilles, etc. Effarant déballage de pieds sanglants à l'arrivée au cantonnement.

La 2<sup>e</sup> division, par une chaleur d'étuve, s'en va vers Delémont. On entend le canon au nord. La contrée est bourrée de troupes. Il y a 100 000 hommes, le 10 août, entre ceux qui marchent et la frontière voisine, et les Neuchâtelois prennent les avant-postes, sur la Lucelle. L'orage gronde en Alsace, et les nouvelles de la guerre, souvent déformées, franchissent la frontière.

Alors commence la longue veillée l'arme au pied, avec ses alertes, ses enthousiasmes et ses dépressions, son cafard et ses joies simples et profondes. Le dimanche 23 août, « on entre tout doucement dans une journée d'azur, et la vie tranquille continue, mêlée à la vie de ces paysans anabaptistes (à Movelier), dont nous partageons les chambres, l'écurie, la cuisine et tout. Notre compagnie se trouvait sans berger et sans culte. Mais on n'est pas emprunté, pour autant, et voici un pasteur découvert dans nos rangs. A 10 h. sur le pâturage, la troupe est rassemblée devant une chaire rustique où monte un petit soldat. Plus loin, contre la meule, les filles de la ferme écoutent, les yeux baissés et les mains jointes. Après la bénédiction du petit soldat et le chant du Cantique suisse, les sections se reforment sous la main des officiers, puis repos. Engourdissement au soleil ; dans une fenêtre à géraniums, une des filles joue des cantiques sur sa zither, et les hommes assis sur le banc écoutent, sans s'en donner l'air, cette musique subtile et douce. » Qui ne retrouve pas des souvenirs précis, dans ce tableau de couleurs si vraies ?

Les services de relève se suivent ; Jura, Tessin, Ajoie, Rheintal, coupés d'intermèdes où l'auteur résume la situation internationale, toujours préoccupé de garder son sang-froid, de s'élever au-dessus des partis pris, des passions qui faussent l'entendement. Il cherche à retrouver le point de vue suisse, loyalement, mais son indignation éclate quelquefois devant les compromis, les éclipses de la fierté nationale, les fléchissements du Conseil fédéral, le manque de souffle des parlementaires.

L'automne 1914, la guerre qui semble s'éloigner des frontières, le marasme à l'intérieur ont amené une dépression. « Le troupiér se lasse. Parce qu'il ne se bat pas, il se sent inutile. »

Le rôle et l'influence de la presse font l'objet de commentaires qui ne sont pas flatteurs pour certains journalistes qualifiés, avec raison, « d'éléments dangereux » et de « démolisseurs ». Nous qui avons constaté aux jours sombres de « l'affaire des colonels » de « l'affaire des cartouches », de « l'affaire de Loys » et autres

incidents scandaleusement déformés et exploités, les répercussions produites sur la troupe par les campagnes sans scrupules d'une partie de la presse « bien pensante » contre la discipline militaire, nous souscrivons entièrement à ce jugement sévère. La psychose de guerre et la chasse aux informations sensationnelles ne sont pas des excuses suffisantes aux débordements d'imagination surchauffées, aux suspicions injustifiées, aux calomnies, aux nouvelles lancées sans contrôle, toutes capables de provoquer chez le soldat le découragement, la méfiance vis-à-vis de ses officiers, le dégoût du service. « Un seul de mes fusiliers, disait alors le col.-div. de Loys, vaut mieux, avec sa fidélité sans phrases, que tous ces empoisonneurs publics. »

Les journaux d'extrême-gauche avaient trouvé des maîtres bourgeois dans l'art de démoraliser, de démolir, d'insinuer sans jamais prouver, de préparer la défection et la révolte ; sans aucun succès du reste. Le « moral » a résisté à toutes les propagandes, et c'est là une des plus belles victoires de notre armée, victoire sur elle-même, témoignage éloquent, tout à l'honneur du soldat, de l'officier, du haut commandement, si indignement vilipendés.

Le fameux « fossé » n'a été, au début, qu'une création artificielle de politiciens et d'intellectuels sans contact avec le vrai peuple, l'étude impartiale des faits le prouvera toujours davantage, il ne s'est jamais creusé dans l'armée entre Romands, Allemaniques et Tessinois, malgré tous les efforts de ténébreux brouillons. L'armée a gardé son équilibre moral, elle est restée dans son rôle, c'est-à-dire dans le réel, sans se laisser entamer par les appels et les vociférations de ceux qui, par une surenchère d'exaltation importée de l'étranger, croyaient représenter l'opinion helvétique.

Il nous souvient de permissionnaires partis pour dix jours et, qui rentraient au corps avant l'expiration de leur congé, exaspérés d'entendre, chez eux, traiter à journée faite leurs officiers et « l'Etat-major » de « vendus aux Boches ». — « Je crois bien qu'ils sont tous devenus fous, par chez nous », répondaient à leur capitaine, ces hommes qui fuyaient l'air empesté de l'arrière. A leur unité, au contact des camarades, ils retrouvaient leur famille militaire, le bon-sens et le simple devoir. Aussi, le capitaine-médecin Chapuis a-t-il cent fois raison quand il écrit : « Il paraît que nous avons la bonne part, et qu'à l'intérieur du pays, les gens sont portés au noir. Et quand on connaît certains numéros de notre public, il doit se dire de belles imbécillités là derrière. Il n'y a qu'à voir les journaux. Nous mériterions une secousse, une vraie. » (p. 20-21.)

« Cette agitation morbide, ces polémiques stériles entre Welches et Suisses allemands ne pouvaient que favoriser l'accroissement du socialisme révolutionnaire, ainsi que le remarque M. de Reynold dans son livre magistral : *La démocratie et la Suisse* « car elles avaient comme résultat de détruire le respect et la confiance dans les autorités politiques et militaires : le Conseil fédéral et l'armée. Sous ce rapport, les responsabilités de certains journalistes et de certains politiciens romands demeurent considérables » (p. 263.)

Partout où stationnaient les troupes, elles donnaient un éclatant démenti au dogme du « fossé », car c'était devenu un dogme, un principe négatif. Les rapports avec les populations parlant une autre langue étaient du meilleur esprit confédéral. « Dans ce petit pays montagneux du « Schwarzbubenland » (Soleure), les gens nous accueillent amicalement, et vont jusqu'à prêter les dorures de leur église aux sermons de notre aumônier. Qu'il suffit de peu, aux si différents Suisses que nous sommes, pour être les mêmes ! « Et le Tessin, de prestigieuse mémoire ! les « fratelli » si sincères dans leur touchant helvétisme, leur hospitalité aux gestes nobles, leur « nostrano » généreux, le dévouement magnifique des femmes de ce pays bleu, pour les soldats terrassés par la grippe. Tant d'exemples de cet esprit suisse si fort, si indestructible, si désintéressé, nous reviennent de ces temps d'épreuve. Nous prenons alors en pitié ces nationalistes nouvelle-école, dont le patriotisme s'arrête aux frontières du canton, qui ne disent pas « la patrie », mais « les patries » de la Suisse. — Il manque à ces jeunes négateurs d'avoir senti passer l'orage, d'avoir vécu ce que nous avons vécu, d'avoir compris le vrai sens de ce mot : la frontière. »

Lorsque des troupes de cantons différents se relevaient dans un secteur, il y avait des manifestations spontanées pour les camarades qui arrivaient. Le régiment neuchâtelois a roulé toute la nuit en chemin de fer. Au matin du 28 février 1916, on arrive à Delémont : « Le jour naissait péniblement sur les campagnes blanches. Il neigeait, il gelait ; aussi, dans plus d'un cœur, par les temps qui courent. Mais à Boncourt, changement de décor, musique à la gare, pavois partout, et pour qui ?

» Pour nous !

» Des arcs de triomphe se dressaient dans le village et dans les hameaux avoisinants, où s'agitaient joyeusement des oriflammes rouges et blanches et des écriteaux disant : « Camarades, soyez les bienvenus. » Les maisons étaient décorées de verdure, où l'on voyait se marier un écusson romand et un alémanique, sous la présidence de l'écusson fédéral. Nos hommes, un peu ahuris, défi-

laient entre deux haies de chœurs argoviens, emboîtaient derrière la musique du 58, passaient sous les guirlandes. Et comme un de nos officiers disait sa surprise émue à un des leurs, celui-ci répondit simplement : « Si vous saviez le plaisir avec lequel nos hommes ont fait cela ! »

« A ces soldats argoviens un cordial merci des soldats neuchâtois ! Ils ont su apprécier la délicatesse du geste, bien opportun et bien suisse. »

\* \* \*

Le Dr Chapuis ne limite pas ses observations au domaine sanitaire. Tout l'intéresse. Les manœuvres de novembre 1914 le transportent dans le canton de Fribourg. « On malaxe beaucoup notre troupe, dans le cadre du bataillon, du régiment, de la division ». Transféré au groupe de guides 2, notre médecin est désolé d'avoir quitté pour quelque temps son cher Vingt. « Me voilà revêtu du puncho vert de la cavalerie, et voilà *Emile* (son cheval) courant derrière un escadron à pinceaux blancs, dans les campagnes balayées par la pluie. »

La première fois qu'il a parlé de visite des malades, les guides lui ont ri au nez. « Toutes les préoccupations allant aux chevaux, il n'y a pas de malades. » Grandes randonnées, puis leur tâche de liaison et d'exploration terminée, les cavaliers attendent sous la bise et dans la neige. Le thermomètre descend à — 10°. Mais les guides chantent sur les routes. Fin novembre, 4000 hommes des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> divisions sont aux prises.

En marche sur Payerne, avec l'escadron d'avant-garde de la division ; à Sassel, les patrouilles accrochent l'ennemi : « On tire le sabre pour charger un escadron de dragons subitement démasqué. Dans le galop de la mêlée, cet animal d'*Emile* trouve moyen de se flanquer par terre, de quoi résulte un bel ouragan de sabots sur nos têtes, mais la sienne seule écope. Promptement, le terrain s'est couvert de tirailleurs, nos mitrailleuses répondent à celle de l'ennemi, l'artillerie entre en action. »

Après une poursuite de quarante kilomètres, jusqu'à la nuit, l'escadron stationne au coin d'un bois, dans un vallon. « Le brouillard est compact, la nuit froide, la boue gèle et un peu de neige tombe. Tandis qu'au loin les bruits du combat s'éteignent, nous attendons des ordres. » Dix-sept heures à cheval, et pas de ravitaillement, de 3 heures du matin à 8 heures du soir...

En attendant l'uniforme gris-vert, on avait introduit des blouses en toile grise qui se portaient sur la vareuse. « Pour lors, on nous pavoise de blouses de marchands de cochons qui, à elles seules,

nous donnent une physionomie terrible de barbares envahisseurs. On ne pourra pas nous résister. »

Les manœuvres finies, on se remet avec ardeur à taper le carton : « Si ça continue comme ce soir à St-Cierges, je vais perdre toute ma solde dans cet escadron de jasseurs à cheval. »

Comme conclusion : progrès notables dans la mobilité et la liaison des armes : « Toutes ces rencontres sont résolues avec une ardeur aussi grande qu'elles étaient subites, avec une assez remarquable liaison des armes et souplesse des unités. L'artillerie, pour une fois, est toujours là, et souvent c'est elle qui commence. »

En décembre 1914, notre médecin qui avait baptisé son cheval *Emile*, apprend qu'il s'appelle officiellement *César*, comme son commandant de bataillon. *Emile-César*, compagnon fidèle, forme avec l'ordonnance Ferdinand et le chien *Cacao* un trio sympathique, dont il est souvent parlé.

L'alerte de 1917, et l'exercice d'armée qui réunit 80 000 hommes autour des Rangiers, au milieu de mars (2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> divisions, cavalerie d'armée) font l'objet de récits alertes, et d'un commentaire précis sur le plan français H et les dispositions prises en vue d'une collaboration franco-suisse éventuelle. Sous les bourrasques de neige, par les routes défoncées, les divisions s'alignent, pivotent et changent de front, entre Bâle et les Franches-Montagnes. Travail des états-majors impeccable, troupes très en forme, entraînées et assouplies, étapes de 40 kilomètres plusieurs jours de suite, sans traînard. Et quel entrain, quelle gaîté dans les marches de concentration ! « Jamais je ne vis marche aussi animée, tant de chants et de fanfares » (8 mars). Le bruit qui courait au départ, que « ça allait devenir sérieux » n'était pas étranger à ce sursaut de belle humeur. Le mystère qui entourait cet exercice d'armée, ouvrait la porte à toutes les suppositions. On parlait dans les rangs d'une violation imminente de notre territoire par les Allemands. Le découragement des mois et des années d'attente, l'arme au pied, de stationnements dans les arrières, où l'on embête tout le monde, a disparu. Tout est oublié : les fatigues en apparence stériles, les neiges, la boue et la poussière, les pieds en sang, les diarrhées et la toux, les situations perdues, les retours où l'on paraît si nuls et si démunis de prestige aux belles madames des internés français... Il a suffi, du vague espoir qu'on allait marcher au canon, au vrai, pour donner du cœur au ventre à toute une armée.

\* \* \*

Un des plus grands bénéfices du service actif, a été certainement, le contact direct de l'armée, c'est-à-dire de la jeunesse, avec le

territoire national, la connaissance du pays, de la terre, de ses habitants, la révélation de ses beautés naturelles, de ses richesses artistiques, culturelles, architecturales, de l'inépuisable variété de sa nature, de la grandeur de ses horizons, lorsque des hauts passages des Alpes on découvre l'immensité de ses paysages, vastes comme l'océan, qui ondulent à l'infini et se confondent avec le ciel.

Car la Suisse est un monde. Elle résume non seulement tous les climats de l'Europe, des solitudes alpestres cuirassées de glace, aux rives de ses lacs méridionaux où croissent l'olivier et l'oranger, mais elle renferme dans ses étroites frontières des langues, des cultures et des religions différentes. C'est ce que tant de Suisses n'ont compris que sous les drapeaux, de 1914 à 1919.

Le Dr Chapuis a promené son regard d'artiste sur les tableaux changeants qui s'offraient généreusement à lui. Tous ces noms de la frontière qui défilent sous sa plume évoquent des visions précises et presque nostalgiques. Boncourt, Damvant, Bure, Bonfol, Beurnevesin, Movelier, Soyhières, Laufon, Charmoille le point 509, le Largin si près de la guerre, Courgenay et sa Gilberte, la Caquerelle, Porrentruy et ses tours, les Geneveys « un silence où il y a des maisons ». — Il y aurait bien des tableaux à encadrer à la gloire du souvenir. Citons au hasard : « Du 18 mai 1915. Le soir est descendu sur les massives verdures du Jura... Maintenant c'est la nuit pour nous à Röschenz. Nous devisons paisiblement dans la Première. La fontaine coule. Les chœurs de l'église ruissent dans l'ombre fervente. La cloche s'envole. Le tambour bat. O notre pays, si tu voulais bien ! »

Un an plus tard, à Charmoille (17 mai 1916). « Ce matin, lumière de paradis. Dans les feuillages, parmi les boutons d'or, la brise ondoie et s'éteint, avec des pâmoisons et des extases... Les soldats qui ont posé la nuit sont étalés dans un verger, à moitié nus dans les ombellifères, le corps éclaboussé de soleil. Un chant harmonieux sort d'une petite maison garnie d'un espalier en fleurs : ce sont les artisans du bataillon qui travaillent. Après-midi, la journée s'éclaire et s'épure encore. A l'occident, l'horizon surbaissé s'épand en une houle si calme et si bleue, qu'elle semble mourir aux plages du grand ciel. Et, là-bas, l'orage qui bourdonne semble une voix de la paix. » Le canon, qui, sans cesse, nous rappelle que d'autres meurent...

Montfaucon dans la nuit blanche et glacée. « Plus un indice de vie, sauf le heurt sourd de la crosse du factionnaire devant le bureau de bataillon. Les maisons, mortes. Mais en se rapprochant, on voit des fenêtres oranges; et, à l'intérieur, des files d'hommes serrés comme des anchois autour des tables, ou s'entassant sur



les poètes... De la « Pomme d'Or », s'échappe une musique de piano rapide et belle, souvenir de beaux concerts. C'est un petit fusilier râpé qui joue, écouté d'un ou deux camarades; le reste bourdonne et tape le carton, on rêve dans la fumée, on écrit sur des coins de tables... »

Contraste : l'envoûtement de la Suisse italienne. Roveredo, la lumière d'église qui règne sous les châtaigniers. Cette lumière qui « chaque matin à notre réveil se précipite dans nos chambres avec le bruit du torrent. La matinée s'écoule avec douceur. Les troubades restés au village font l'exercice ou se prélassent avec des nonchalances péninsulaires sous les glycines, nos sanitaires rentrent d'une expédition à Santa Maria di Calanca... La fanfare groupée dans un kiosque improvisé de la petite place, joue des airs d'opéra, qui empruntent à la nature ambiante une gaieté de soleil et un pathétique de sommets admirables ».

Bellinzone est remplie d'une « soldatesque effrénée ». On y boit des vins puissants. Dans la cour de l'hôpital, les convalescents sont étendus sous les palmiers. Derrière les toits roses, la montagne toute proche s'élève couverte de pampres. Les châteaux crénelés et les églises « d'où dégringolent d'étranges cascades de cloches », composent une harmonie douce et prenante qui met les cœurs en joie.

La Cima di Coughn, le Corno di Gesero, le Jorio, les postes italiens à deux pas des nôtres, sur les crêtes dentelées. Le soir dans les baraques, à 2000 mètres dans les rochers, on se raconte des histoires autour d'une bougie fichée dans une bouteille, dans la fumée des pipes et l'odeur du thé chaud. Le vent mugit dans la toiture. Dehors, les fonds s'emplissent du bleu des gentianes, dans l'échancrure de la Leventine, une clarté laiteuse fait luire quelques cimes lointaines. Les faisceaux des projecteurs balaient le ciel du lac de Lugano.

Après de rudes semaines où les fusiliers ont remué beaucoup de terre, de pierres, et de neige autour des points d'appuis fortifiés, le dimanche matin, repos bienfaisant : « Nos garçons sont partout perchés, les pieds pendants, sur les granits de l'arête, torses bruns, bras de chemises », leurs yeux errent « sur le grand pourtour des cimes bleues et blanches. »

\* \* \*

Ce journal qui est aussi celui d'un psychologue averti, laisse entrevoir à chaque instant, un peu de l'âme du soldat. L'état moral de l'armée se révèle aux détails que seuls savent interpréter ceux qui vivent avec leurs hommes.

La sollicitude du médecin et de l'officier pour ceux qui lui sont confiés est une des sources vives de ce bon moral de la troupe. On lit entre les lignes cette amitié fraternelle : « Le lendemain, le Vingt quittait Saint-Blaise au petit jour, arc-bouté contre une bise effroyable, chassant des tourbillons de poussière de neige. 20 degrés sous zéro. La route, bosselée de glace, rendait la marche extrêmement pénible, et très précaire l'équilibre de nos hommes, chargés de tout le saint frusquin. Bientôt, ce ne furent plus que pauvres choses ballottées et percluses. A tout bout de champ, j'en voyais un canarder d'un air ahuri, se relever avec peine, rattraper lourdement, boiter longtemps, dans le rang avec sa jambe blanche. Pauv' types !... (1<sup>er</sup> février 1917.)

Chaque fois qu'il le peut, notre médecin rappelle avec reconnaissance le dévouement du personnel sanitaire, son esprit de sacrifice qui lors des épidémies de grippe, s'éleva jusqu'aux sommets de la charité chrétienne. Il se penche sur les figures de fiévreux, « sur ces pauvres grimaces de volonté » de ceux qui, les pieds en sang, dans les longues étapes, ne veulent pas rester en arrière et suivent quand même la colonne.

Après l'extinction des feux, il va voir dormir les hommes ; il considère avec pitié leurs traits vaincus par la fatigue, il écoute leurs ronflements qui ressemblent à des râles : « Vers le matin, ils sont généralement réveillés par le froid mais c'est passé dans les habitudes. Qui saurait dire les petits aiguillons de cette servitude militaire sans la grandeur de la guerre ? Ou plutôt la grandeur cachée de la tâche de ces hommes ?... Je ne l'ai jamais autant ressentie qu'en présence de leur sommeil écrasé... »

De son lit, il écoute le pas de la sentinelle sous sa fenêtre, invariable, et sa toux continuelle. « C'est effrayant ce que ces types toussent », et ils ne veulent pas en convenir. « Ainsi sont-ils. Ils montent la garde, ils toussent ; quand ils ont de la fièvre, ils ont bien rarement un lit, c'est à se demander s'ils pensent. Oui ! disent certains officiers de troupe, en ce moment ils pensent beaucoup ». En ce cas, j'admire leur mutisme, je réalise le fardeau lourd d'arrière-pensées, supporté d'une âme égale et avec un visage indifférent. Ces gens sont devenus des soldats qui savent leur devoir... « Et, quand il leur arrivait de coucher sans paille et sans couvertures, par les nuits glacées de la haute montagne, « jamais, malgré tout, le moral n'était meilleur ».

Même dans l'exercice de sa profession, aux prises avec des accidents imprévus, avec un matériel souvent improvisé, notre médecin garde sa belle humeur : « A 10 heures, une compagnie vaudoise du 90, trempée et précédée d'un capitaine hurleur, entre à Bavelier. Relève. Tout va bien, disent les rescapés du

front qui ont reçu leur baraque sur le dos au milieu de la nuit, à part un type qui a la colonne verte et blanche faussée, un qui a les jambes enroulées autour du cou, et un qui a les poumons en tirailleurs. »

L'esprit de corps les a soudés les uns aux autres en un solide faisceau. Le régiment a beau changer imperceptiblement de physiologie, comme une personne de la famille, il est toujours le même. Les nouveaux sont déjà les anciens. Le miracle de la cohésion et de la discipline se reproduit à chaque relève. Le Vingt redevient vite une troupe « avec ce que ce terme comporte d'uniformité et d'oubli ». « Dès ce moment, la pluie pourra cingler, la neige monter, la boue pénétrer, les routes montagne-russer, le harnais peser, les fumiers puer et la couche être ingrate, ils patienteront d'une âme partagée, auront leurs bons petits moments (entrée dans telle cuisine, telle halte où tout est beau), ils circuleront à l'air libre en coudoyant des Confédérés de marque identique... et ils auront de ce fait la vie autrement plus tranquille que les péquins, à qui leurs calorifères et journaux font des digestions congestionnées. Bref, *ils tiendront*, quand même tout lâcherait... »

Un rien les distrait ou les égaie. Ils ont adopté des mascottes : chiens perdus, cochons, chèvres, corbeaux. La musique, le chant leur font passer des heures sereines. Quelques silhouettes féminines apparaissent, fugitives, au cours de ces notes rapides ; la blonde Mina, Martha l'énigmatique Alsacienne, Bertha avec le sourire de sa jolie bouche pâle, les accords de sa zither et les fleurs qu'elle déposait dans la chambre du docteur qui l'avait tirée d'une grave maladie. Il y a aussi les « petites sœurs du soldat », sœurs de charité, de la Croix-Rouge, diaconesses, infirmières volontaires, qui ont adouci les derniers moments de centaines de soldats et d'officiers, emportés par l'épidémie « vengeresse des travailleurs ». Mot infâme de la *Sentinelle* qui jamais ne s'oubliera. A Lugano, M<sup>lle</sup> de P. de Neuchâtel, se dévoue sans compter, tandis que le personnel sanitaire diminue, terrassé par la maladie. Au Tessin sévit la dysenterie, en même temps que la grippe. Et, malgré ces dures épreuves, le moral ne fléchit pas.

Quand le régiment regagne sa caserne de Colombier, au retour de ses campagnes pacifiques, il y a des foules à toutes les gares, les mouchoirs s'agitent et les soldats en grappes aux fenêtres des wagons, chantent, rient de tout et saluent le lac retrouvé. Pour l'inspection du général, Neuchâtel est en liesse. Clairons et fanfare en tête, le régiment d'infanterie 8 est acclamé. Des roses rouges poussent au bout des fusils.

Pourtant, au dernier retour, en décembre 1918, après la crimi-

nelle tentative de révolution, de nos socialistes bolchévisants, il y eut de l'amertume dans les rangs, car ces hommes avaient mérité une autre réception. — « Le 6 décembre, au petit jour, les troupes neuchâteloises, après un long voyage nocturne, entrèrent dans la gare de Neuchâtel complètement déserte, où quelques jours avant, toute la population de l'endroit, était venue acclamer le départ des internés français. « Nous touchons ici un point sensible. L'hospitalité généreuse donnée par nos populations aux soldats étrangers (internés, grands blessés), n'a pas toujours eu le caractère de dignité qui aurait convenu. Elle a dépassé la mesure, et ceux qui étaient l'objet de ces manifestations délirantes en ont été eux-mêmes gênés pour leurs hôtes. Le sentiment de fierté nationale, de justice de nos soldats, en a été profondément blessé. Car, il y avait de l'ingratitude à laisser rentrer dans le silence et l'oubli ceux qui venaient de sauver la Suisse une seconde fois, en la préservant de la guerre civile. Plus tard, l'opinion s'est ressaisie ; on a élevé des monuments aux morts de 1914-1918. Mais la blessure est restée au cœur des hommes du service d'ordre, qui avaient vécu les sombres journées de novembre 1918, et vu mourir à côté d'eux tant de leurs camarades.

\* \* \*

Et maintenant que conclure de ce livre si vivant, si plein de saveur, de compréhension, de pitié, d'humanité ? Le Dr Chapuis n'a pas cherché à faire de la littérature ; il a noté ses impressions avec la plus grande franchise. Certaines de ses appréciations sur la politique intérieure nous paraissent, avec la distance, un peu sévères ou passionnées, mais ce sont là des questions secondaires.

Ce qui reste un document de premier ordre, ce sont les aspects si authentiques de la vie militaire pendant le service actif. Il s'en dégage une philosophie sereine et réconfortante. C'est un témoignage sincère sur la valeur de notre soldat et sur celle de notre armée.

Le Dr Chapuis, s'excuse d'avoir, au début, médité de ces hommes qu'un contact journalier de plusieurs années lui a appris à connaître. Ce qu'il a écrit à la fin de 1917 servira de conclusion : « Encore imbu de l'Ecole, je leur demandais, au nom des immortels principes, plus qu'ils ne pouvaient donner ; et je m'aperçois qu'ils donneront, au bout du compte, plus que je n'aurais eu l'idée de leur demander. J'étais jeune alors, je ne savais pas que le « tempérament » peut s'exprimer de différentes manières, ni *ce que la durée peut avoir de supérieur à l'élan d'un jour*. Cette vertu

de la durée — au fond si peu humaine — je la discerne mieux maintenant chez nous, sous les imperfections de détail ou de surface. On est bien forcé d'avouer qu'elle a fait notre armée Quelqu'un. Quelqu'un vis-à-vis de l'étranger d'abord ; et c'était déjà quelque chose : sans remonter au temps où les Suisses étaient les premiers soldats d'Europe, l'histoire nous apprend que l'intégrité de la Suisse n'a été tout simplement qu'à ce prix. Ensuite, par son unité, son armature et sa longanimité dans certains mauvais jours, notre armée a été Quelqu'un vis-à-vis du pays, et sinon son seul lien, du moins sa seule image restée fidèle et propre. Plus tard, nous ne pourrions effacer certains souvenirs que par celui-là. »

Si l'épreuve effroyable de la guerre nous a été épargnée, c'est à ces qualités solides de notre peuple que nous le devons. Elles n'ont pas eu l'occasion de s'affirmer dans l'épouvante du champ de bataille (excepté pour les 12 000 volontaires suisses de la Légion étrangère), mais nos soldats ont peiné modestement là où le devoir les attachait. Ils ont eu ces vertus qui font les âmes fortes et préparent les cœurs à accepter la souffrance et la mort : la patience et la fidélité.

RNR.

---